

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

No 30, 2me année

J. M. J.

24 Juillet 1892

LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —
destinée à la famille

F. A. BAILLAIRGE, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

—:o:o:—

SOMMAIRE

| | |
|---------------------------------|------------------------|
| Au jour le jour | F. A. BAILLAIRGE, Ptre |
| Merveilles scientifiques | <i>Le Glaneur</i> |
| Les ennemis de la Sainte Vierge | LOUIS VEUILLOT |
| La Seconde Mère | H. G. |

Prix de l'abonnement : \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1er Janvier

UN NUMERO, 2 CENTIMS

ON S'ABONNE A JOLIETTE P. Q. CANADA.

Je ne vois pas la LITTÉRATURE AU CANADA dans votre bibliothèque ! Le second volume paraîtra dans le courant de 1892 ; achetez 1890, si vous voulez avoir la série.

DÉCISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNEAUX

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER TOUS LES ARRÉRAGES qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.

N. B. — L'abonnement à l'ETUDIANT est encore de 50 centins pour les écoliers, les religieuses et les institutrices.

A l'Œuvre et à l'Épreuve

PAR LAURE CONAN

—)o(—

Roman historique. L'auteur a poli et repoli son ouvrage. Pensées nobles, sentiments délicats, expressions heureuses, couleur locale respectée, cœur humain bien rendu : voilà ce que l'on trouve dans ce volume.

En vente au bureau de l'ETUDIANT : 52 centins, franc de port.

NOUS TENONS A LA DISPOSITION DES AMATEURS :

| | |
|---|--------|
| Le COUVENT de 1886, broché..... | \$0.26 |
| La FAMILLE de 1891, relié..... | 1.10 |
| La LITTÉRATURE au CANADA en 1890, reliure de luxe, franc de port..... | 60 |
| DICTIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS conjugués, broché, franc de port..... | 25 |
| COUPS DE CRAYON, par F. A. B., broché, franc de port..... | 25 |

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

AU JOUR LE JOUR

*
* *

— Si tu ne te tais pas, je vais le dire à M. le Curé, et il te coupera les oreilles.

— De grâce, madame, modérez-vous ; Monsieur le Curé serait peu flatté de vous entendre.

Quand cessera-t-on d'user de pareilles sornettes pour élever les enfants.

*
* *

Il y a des gens qui veulent à tout prix que l'on plante les tomates dans une terre *maigre*, ils ont peut-être raison. Plantez-les cependant dans une terre *riche*, et vous n'aurez pas tort. Vous n'aurez beaucoup de fruit cependant qu'à la condition que vous enlèverez toutes les feuilles et toutes les tiges inutiles.

*
* *

Madame Ard. ne s'abonne pas à la FAMILLE parce qu'il n'y a pas d'images comme dans le *Samedi*. Quand ferons-nous passer les articles avant les images ? Les images, pour les enfants, c'est très bien.

*
* *

Avez-vous acheté le livre de Laure Conan : *A l'œuvre et à l'Épreuve* ? C'est une canadienne de talent qu'il faut encourager. Montez-vous donc une petite bibliothèque canadienne.

Puisque l'on en est sûr les livres, avez-vous conseillé à Monsieur votre mari d'acheter le *Traité d'Economie Politique* de F. A. B. ?

*
* *

Monsieur X, notre voisin, saute à bas des chars encore en mouvement. Il ne tombe pas, et cependant il a la jambe enflée par la violence de la chute. On lui enveloppe la jambe dans plusieurs doubles de flanelle imbibée de saumure froide. Ce remède produit un excellent effet.

Lorsque les chars sont en mouvement, on ne devrait jamais en descendre, surtout lorsque l'âge a enlevé la force et la souplesse. Cette sagesse ne doit pas être difficile à acquérir.

*
* *

Mademoiselle Z s'assied pour essayer sa vaisselle ! C'est la première fois que je vois ce spectacle. On est évidemment dans le siècle de la paresse.

*
* *

Pauvre Jean, l'ivrogne, qui nous répond toujours : "voyez-vous, ma constitution est altérée, il faut bien que je la désaltère !"

F. A. B.

AVIS

" Les abonnés de la FAMILLE savent sans doute que nous nous réservons quelques jours de vacances. La FAMILLE ne paraîtra pas du 7 au 21 août. Les abonnés n'en ont pas moins de 800 pages. "

MERVEILLES SCIENTIFIQUES

(Pour la FAMILLE)

Un vaisseau dans un désert de sable

On raconte une légende, la plus étrange qui ait jamais pu éclore dans l'imagination d'un voyageur, à propos d'un vaisseau qui se trouve au milieu du grand désert du Colorado, deux fois grand comme l'Etat de Massachusetts. Un explorateur aventureux a parcouru il y a quelques années, une partie de ce désert située à plusieurs centaines de mètres au-dessous du niveau de la mer et jusqu'ici inexploré.

Il arriva enfin dans une vallée qui s'étendait en pente très douce sur une longueur de plusieurs kilomètres. La surface avait une teinte blanc-cendré et au milieu se trouvait un vaisseau. Cette épave, car tel paraissait être ce vaisseau, semblait très ancienne. Le voyageur put en approcher sans difficulté jusqu'à une portée de pistolet. Mais, lorsqu'il voulut aller plus loin, le sol, qui n'était qu'une croûte, recouvrant une eau vaseuse, céda sous ses pas et il dut renoncer à essayer d'atteindre le navire. Il eut même beaucoup de peine à arriver jusqu'au premier endroit habité qu'il rencontra. Mais il avait fait tant de détours en chemin qu'il ne put qu'indiquer l'emplacement de la vallée.

Le mystérieux vaisseau n'a jamais été revu depuis. On conjecture que c'est peut-être un galion espagnol chargé d'or qui, s'il faut en croire les vieilles chroniques mexicaines, en faisant voile pour le golfe de la Californie, qui s'étendait alors jusqu'au désert du Colorado, se perdit dans l'océan de sable.

Sables qui chantent

On avait, de temps à autre, entendu parler vaguement de sables qui chantent. M. le Docteur Carrington Tolton, gentleman américain, a dernièrement fait des communications plus précises à leur endroit dans une conférence de la société Royale. C'est dans une promenade sur la côte du Massachusetts qu'il

fit pour la première fois la connaissance de ses sables. Les sons qui arrivèrent d'abord à son oreille ressemblant aux aboiements éloignés d'un chien. Puis ce furent comme des huées. Deux enfants jouaient tout près. Le docteur, par un mouvement fort naturel, leur demanda s'ils pouvaient lui donner des renseignements sur ces étranges sons. " Oh oui ! monsieur, répondirent-ils. Vous êtes ici dans la fameuse baie à musique. "

Des recherches ultérieures ont fait découvrir, dans les îles Sandwich, d'autres baies émettant des sons musicaux qui peuvent être entendus, par un temps calme, à 40m de distance. D'après le conférencier, des découvertes du même genre ont été faites en beaucoup d'autres endroits.

Ces sables qui chantent, mis en bouteille, conservent dit-on, leurs propriétés musicales pendant un assez grand nombre d'années. Certains sur lesquels on frappe émettent un son pareil aux aboiements d'un chien, ce qui n'est pas, soit dit en passant, précisément harmonieux. Les amateurs de plages pourront, cet été, s'amuser à chercher des sables qui chantent. Mais ce n'est que par l'oreille et pas à l'œil qu'ils peuvent être distingués. Lorsque le chercheur entendra une poignée de sable chanter ou aboyer comme un chien, il pourra être certainement sûr d'avoir mis la main sur l'article authentique.

Voyage extraordinaire d'une Indienne

Au siècle dernier, une femme de la tribu des Indiens Chinoook, connue du père Huk, grand voyageur et grand missionnaire, pendant son séjour parmi les Indiens établis dans le pays appelé maintenant la côte du Pacifique, fut rencontrée par ce missionnaire, un grand nombre d'années après, en Asie. Après bien des pérépéties et d'étranges épreuves, elle avait passé de tribu en tribu et de région en région, marchant toujours dans la direction du Nord jusqu'au moment où elle atteignit le détroit de Béhring. Etant partie de là dans une de ces grandes pirogues employées par les Indiens navigateurs du pays, ils furent repoussés dans le détroit par une tempête, firent naufrage et périrent tous à l'exception de cette femme.

Elle se remit en route jusqu'au moment où elle rejoignit le père Huk dans l'intérieur de l'Asie. Elle ne chercha pas ensuite à revenir dans son pays. Mais, fidèle à l'esprit aventureux développé en elle par ses bizarres épreuves, elle marcha en avant pour aller voir de nouveaux pays.

Un crâne en fer !

Un crâne en fer ! Oui, et pas artificiel, savez-vous, mais façonné de ce métal par la nature ! Rien ne saurait être plus étrange, n'est-ce pas ?

Un naturaliste expert a dernièrement présenté, à l'Institut Smithsonian ce spécimen qui n'a cependant pas encore été exposé. Le crâne, auparavant semblable à n'importe quel autre, a d'abord été empâté dans une masse de minerai de fer où la nature l'a enfermé accidentellement. Puis, peu à peu, avec le cours des siècles, les parcelles de métal se sont substituées aux parcelles d'or jusqu'au moment où le crâne n'a plus été en os, mais en fer. La structure du nouveau crâne est parfaite de tous points, sauf qu'il lui manque le haut de la tête et la mâchoire inférieure.

En songeant aux milliers d'années qu'il a fallu pour produire un tel phénomène, on peut se faire une idée assez complète de l'ancienneté de l'homme. Près du crâne, il y a un gros morceau de calcaire massif où est empâtée la partie supérieure d'un squelette humain comme s'il faisait partie intégrante de la pierre. On peut voir également empâtée à sa surface, l'épine dorsale d'un homme ou peut-être d'une femme, de sorte que l'on aperçoit distinctement une vertèbre, tandis que, de chaque côté de l'épine dorsale, apparaissent des côtes. Combien d'âges ont dû s'écouler avant l'accomplissement des opérations par lesquelles cette relique osseuse d'une époque passée a été enfermée dans cette masse de minerai !

Le Glaneur.

LES ENNEMIS DE LA SAINTE VIERGE

Voici un fait historique dû à l'incomparable plume du grand athlète de la presse catholique ; il nous semble très opportun de la citer, en ce temps de blasphèmes et d'audaces sacrilèges, qui épouvantent les cœurs fidèles.

Il y avait dans les Pyrénées un savant et digne médecin qu'on appelait le docteur Fabas. Je ne sais s'il existe encore ; c'est de lui que je tiens ce que je vais vous dire, et je ne suis pas le seul qui l'ait entendu.

Le docteur Fabas vit arriver (aux Eaux-Bonnes, je crois) un homme qui portait à la jambe une plaie faite par un coup de feu. La blessure, déjà ancienne, offrait un caractère particulier : il s'y formait des vers. Le docteur essaya de faire disparaître au moins ces vers ; aucun moyen ne réussit. Le malade lui dit un jour :

— Docteur, restons-en là ; ne cherchez plus, je mourrai avec cette horrible incommodité.

— En effet, répondit le médecin, il y a là quelque chose d'extraordinaire. Je n'ai rien vu de tel, quoique je sois vieux et que beaucoup de cas surprenants m'aient passé par les mains.

Et, pour la vingtième fois, il demanda au malade :

— Où donc avez-vous reçu cette blessure ?

— En Espagne, comme je vous l'ai dit souvent, reprit celui-ci ; mais je ne vous ai point appris pourquoi je ne guérirai pas : je veux que vous le sachiez enfin.

— J'avais vingt ans, poursuivit-il d'une voix hésitante, et nous étions en 93, lorsque je fus forcé de rejoindre un corps d'armée que la Convention envoyait en Espagne. Nous partîmes trois de notre bourgade : Thomas, François et moi. Nous avions les idées de ce temps-là ; nous étions incrédules, ou plutôt impies, comme trois petits drôles qui se piquent de suivre la mode. La route s'était faite gaiement. Nous allions arriver, lorsque, traversant un village des montagnes, nous vîmes une statue de la Vierge, si vénérée, que, malgré la Révolution et les révolutionnaires, elle était restée sans mutilation sur son piédestal au portail de l'église. L'un de nous eut la malheureuse pensée d'insulter à cette image pour braver " la superstition des paysans. " Nous avions nos fusils. Thomas nous proposa de tirer sur la statue ; François accueillit la proposition par un éclat de rire. Timidement, et craignant de me montrer moins hardi que mes compagnons, j'essayai de les détourner d'un

dessein qui m'effrayait au fond du cœur. Je me souvenais de ma mère... On se moqua de moi. Thomas chargea son fusil et tira. La balle atteignit la statue au front. François mit en joue à son tour et toucha dans la poitrine.

— Allons, me dirent-ils, à toi !

— Je n'osais pas résister, j'ajustai en tremblant, je fermais involontairement les yeux et j'atteignis la statue...

— A la jambe ? dit le médecin.

— Oui, à la jambe, au-dessous du genou, là où je suis blessé ! Vout voyez bien que je ne guérirai pas.

“Après ce bel exploit, nous nous disposâmes à reprendre notre marche. Une vieille femme, qui nous avait vus, nous dit : “Vous allez à la guerre, ce que vous venez de faire ne vous portera pas bonheur.”

“Thomas la menaça. J'étais fâché de notre action ; François, moins ému que moi, n'était pas disposé à s'en réjouir. Nous empêchâmes notre compagnon de donner suite à son ressentiment et nous achevâmes péniblement la journée, non sans nous être querellés plus d'une fois.

“Le soir même, nous avions rejoint notre régiment ; quelques jours après, nous rencontrâmes l'ennemi. Je vous avoue que j'allais au feu sans allégresse et que je pensais à la statue de la Vierge plus que je l'aurais désiré. Cependant tout se passa bien. Nous eûmes un avantage marqué. Thomas se distingua. L'action était finie, l'ennemi en déroute, et le colonel venait d'arrêter la poursuite, lorsqu'un coup de fusil, parti d'un rocher, et qui semblait descendre du ciel, se fit entendre. Thomas tourna sur lui-même et tomba raide, la face contre terre. François et moi, nous nous précipitâmes pour le relever. Il était sans vie. La balle l'avait atteint au milieu du front, entre les deux yeux, à la place où sa balle à lui, quelques jours auparavant, avait atteint la statue. Nous nous regardâmes François et moi, sans rien dire, plus pâles que la mort.

“Au bivouac, François était près de moi, il ne dormit point. J'attendais qu'il me parlât. pour lui conseiller de faire une prière ; mais il garda le silence et je n'osai pas mettre la conversation sur la pensée qui nous tenait éveillés.

“Le lendemain, l'ennemi revint en force. Dès que nous l'aperçûmes, François, me serrant la main, me dit :

“—C'est aujourd'hui mon tour ; tu es heureux d'avoir mal visé !

“L'infortuné ne se trompait pas.

“Cette fois, nous fûmes repoussés. Nous avions battu en

retraite assez longtemps ; François était, comme moi, sans blessure. Vaine espérance ! Un coup de feu part d'un fossé où gisait un Espagnol blessé mortellement, et François tombe, la poitrine traversée de part en part. Ah ! docteur, quelle mort ! Il se roulait par terre, demandant un prêtre. Ceux qui étaient près de lui haussèrent les épaules, et il expira. On le laissa sur le chemin.

“ Dès ce moment, je fus convaincu que je ne tarderais pas à être frappé, et je résolus de confesser mon sacrilège au premier prêtre que je rencontrerais. Par malheur, je n'en trouvai point. Cependant, plusieurs affaires s'étant passées sans mésaventure, peu à peu mes terreurs cessèrent, et avec elles mes bonnes résolutions.

“ Quand nous fûmes rappelés en France, j'avais un grade ; je ne pensais plus ni au crime, ni au repentir, ni au châtement. Tout me fut rappelé sur la frontière, à un jour de marche du village de la statue. Par un accident inexplicable, un coup de feu parti de nos rangs m'atteignit là où vous voyez. Ainsi s'accomplit la prophétie de la vieille femme, qui nous avait dit après le sacrilège (je l'entends encore) : “ Vous allez à la guerre, ce que vous venez de faire ne vous portera pas bonheur ! ” Mes deux camarades étaient morts ; et je rentrais blessé.

“ Cependant la blessure, au premier aspect, n'offrait rien de grave. Le chirurgien m'annonça que j'en serais quitte pour quelques jours d'hôpital. Je le crus moi-même. Sa surprise fut grande, elle égala mon effroi, lorsqu'il vit s'engendrer dans la plaie ces impérissables vers qui ont déconcerté votre science.

“ Depuis vingt ans, docteur, je traîne cette blessure, essayant de tous les remèdes, et les trouvant tous impuissants. Mais, quoique je demande à Dieu de me guérir, quoique je l'espère de sa miséricorde, je ne dois pas me plaindre. Je ne me plains pas. Cette blessure a été un remède pour beaucoup d'âmes, pour la mienne surtout. Je n'ignore pas que, si j'arrive au terme de la vie, comme il faut arriver, c'est-à-dire chrétien et pénitent, je le devrai à ma terrible blessure. Alors je m'applaudirai d'avoir boité ; car je doute de la guérison, mais je ne doute point de la miséricorde, et j'espère fermement mourir dans la grâce de Dieu par l'intercession de Celle que j'ai outragée. ”

LOUIS VEUILLOT.

LA SECONDE MERE

VIII

— Mais s'il trouve son enfant mort, reprit Odile, crois tu qu'il te le pardonne jamais ?

— Ce ne serait pas tout à fait ma faute, voulut plaider la conscience troublée.

— Et toi, te le pardonnerais-tu à toi-même ?

— Jamais ! répondit l'âme meilleure d'Odile en se redressant de toute sa hauteur.

Jaffé, muet, suivait cette lutte intime qu'il devinait et dont il attendait le dénouement avec anxiété. C'eût été si naturel qu'une belle personne comme "madame" songeât un peu à sa figure, et avec un mari qu'elle aimait tant...

— Jaffé ! dit Odile d'une voix singulièrement mélodieuse, vous avez fait votre devoir, et je vous en remercie...

Elle s'arrêta. Jaffé sentit une épouvantable déception s'abattre sur lui.

— Alors, dit-il d'un ton de politesse indifférente, madame veut que je lui fasse apporter les lampes ?

— C'est inutile ; allez devant, je monte.

Jaffé obéit silencieusement. Quand il eut refermé la porte, il se prit les deux mains l'une dans l'autre et se les serra si vigoureusement qu'elles en restèrent engourdies. Il n'était point de nature expansive ; mais quand sa satisfaction dépassait les bornes, il se donnait à lui-même une poignée de main. Ce soir-là, sa poignée de main dura deux bonnes minutes ; c'était fort explicable : il ne se souvenait pas d'avoir jamais été si content.

D'un air tranquille, Mme Richard entra dans la chambre de sa belle-mère qui venait de reprendre ses sens. Très pâle, soutenue par des oreillers, elle aurait eu l'air d'une mourante, sans l'éclat vif de ses yeux qui brillaient par intervalles, à mesure que la vie lui revenait sous l'influence du cordial qu'elle avait pris...

— Me voici, grand'mère, dit Odile avec une liberté de langage toute nouvelle pour elle en cette maison ; vous vous êtes sentie mal ? Mais vous êtes déjà mieux, ce-la se voit.

— Je ne suis plus bonne à rien ! répliqua Mme Brice, et ce pauvre enfant, qui va être abandonné...

Les larmes jaillirent de ses yeux, mais par un retour de sa fierté toujours militante, elle les réprima aussitôt.

— Abandonné ! grand'mère ? Et pourquoi ? S'il plaît à Dieu...

— Oui, je sais ; vous allez faire venir des Sœurs de charité...

— Si vous le désirez, certainement, mais permettez-moi de vous le dire, grand'mère, puisque vous ne pouvez plus vous tenir au chevet d'Edme jour et nuit, c'est moi qui vous remplacerai.

— Vous ? dit faiblement Mme Brice, dont les mains tressaillirent.

— Moi-même : qu'y trouvez-vous d'extraordinaire ? fit Odile en souriant.

— Vous savez le nom de sa maladie ?

— Sans doute.

— Et vous voulez le soigner ? Que dira Richard ?

— Si c'était mon fils, grand'mère, répondit Odile avec un léger tremblement dans la voix, ni vous ni mon mari ne songeriez à cela...

Mme Brice regarda longuement sa belle-fille, et à ses paupières vinrent des larmes que cette fois elle ne tenta point de dissimuler.

— C'est bien, dit elle ensuite. Mais... c'est impossible, fit-elle tout à coup en rougissant, moitié d'émotion, moitié d'une honte tardive ; comment feriez-vous ? S'il vous voit, il sera furieux. Le pauvre enfant ne vous aime pas, vous savez ? et dans l'état où il est, on ne saurait lui en vouloir...

La voix de la grand'mère s'était faite très douce, presque suppliante. Odile lui répondit avec la même douceur :

— Hélas ! il se passera bien des jours avant qu'Edme puisse me voir ! Déjà, maintenant, ses pauvres chers yeux sont fermés...

Mme Brice se tourna vers le mur avec un sanglot.

— Ayez confiance, nous le sauverons, dit la jeune femme d'une voix chaude et encourageante ; soyez sûre que vous pouvez vous reposer sans crainte !

La grand'mère se retourna brusquement vers Odile et lui tendit les deux mains ; comme elle s'inclinait, Mme Brice l'attira sur son cœur et lui donna un baiser, un vrai baiser de mère.

— Que Dieu vous aide, lui dit-elle. Et maintenant, il faut que je dorme, car je sens que ma tête s'en irait.

IX

Le médecin avait ordonné le repos complet pour la grand-mère, qu'il espérait d'ailleurs voir sur pied dans quelques jours. Lui aussi avait averti du danger Mme Richard, comme c'était son devoir, et, de même que tout le personnel de la maison, il avait été émerveillé du calme et de l'ordre que répandait autour d'elle cette âme ferme et généreuse.

Elle gouvernait comme un capitaine à son bord, sans bruit et sans secousses, avec une autorité bienveillante qui ne permettait aucune défaillance. Elle avait décidé qu'elle et Jaffé passeraient alternativement une nuit près du malade, afin de se ménager des forces pour la lutte, qui pourrait être longue, et, tout en se réservant d'y recourir si cela devenait nécessaire, elle avait décidé de se passer des soins des Sœurs de charité ; la crainte de la contagion, que celles-ci eussent méprisée, était assez forte dans l'esprit d'Odile pour qu'elle reculat devant l'idée d'y exposer d'autres vies que la sienne.

La grande difficulté avait été de ne point avertir Richard Brice.

Garder un silence absolu était impossible ; elle s'était contentée de lui annoncer qu'Edme, ayant manifesté les symptômes d'une fièvre éruptive, avait été transporté aux Pignons, où elle était restée en attendant qu'il fût rétabli. La nouvelle ainsi présentée avait l'air d'un incident ordinaire.

Richard répondit en demandant des nouvelles promptes par le télégraphe et des détails par lettre.

Un télégramme fut envoyé qui portait : " Etat stationnaire. " La lettre qui suivit était de nature à ne pas augmenter les inquiétudes du père, sans le tromper cependant, s'il voulait lire entre les lignes, et c'est là que la tâche d'Odile devint véritablement difficilement.

Une vraie mère n'eût pas hésité un instant : ou bien elle eût appelé le père aussitôt, se sentant incapable de porter seule le fardeau de tant d'angoisses, ou bien elle eût pris tout sur elle, sachant, quoi qu'il arrivât, qu'elle serait justifiée aux yeux de son mari.

Odile n'avait ni le sentiment qu'elle pouvait tout risquer, ni celui qu'elle pouvait, sans encourir de reproche, troubler son mari dans les importantes fonctions qu'il remplissait au loin. Elle ne se rendait pas bien compte non plus de la gravité exacte de l'état d'Édme, et, comme tous les esprits très braves, de peur de s'exagérer le danger, elle cherchait à l'atténuer vis-à-vis d'elle-même. De plus, n'ayant aucune expérience des maladies des enfants, elle avait été extrêmement effrayée, dans les premiers jours de ses nouvelles fonctions, et l'assurance du médecin que ces symptômes du début n'avaient rien de vraiment redoutable, que le vrai danger se manifesterait plus tard lui avait complètement fait perdre la notion réelle des choses.

Le mal était plus horrible encore qu'on ne l'avait d'abord supposé ; c'était une sorte de variole noire qui défigurait absolument le jeune garçon et atteignait son cerveau de la façon la plus redoutable. Il délirait sans cesse, tantôt appelant sa grand'mère avec une plainte vague, enfantine ; tantôt furieux, prêt à sortir du lit où Jaffé le contenait à grand'peine. Tout mouvement, cependant, lui était une torture ; il appelait alors son père, Jaffé, ses professeurs du lycée, les suppliant et leur ordonnant tour à tour de le délivrer des ennemis qui lui infligeaient de si intolérables supplices.

Puis le délire s'épuisa, et fut remplacé par une torpeur effrayante, interrompue seulement de temps à autre par un gé-

missement ; et pour la première fois, depuis qu'il l'avait perdue Edme appela sa mère.

Les souvenirs de sa petite enfance étaient ils remontés à la surface de son esprit dans ce grand remous de toutes ses pensées ? La première fois qu'il prononça distinctement le mot "Maman !" Odile frémit de tout son être.

— Maman à boire ! disait l'enfant, comme au temps où, tout petit, il avait eu soif la nuit dans son berceau.

Odile porta le verre aux lèvres brûlantes, qui burent avec avidité, puis écouta.

— Maman, j'ai mal ! continua le jeune garçon et la plainte lassée revint sur ses lèvres pendant longtemps.

Odile, interdite, était restée immobile devant le lit où gisait son ennemi, l'ennemi de son bonheur. Qu'il était maigre, hâve, affreux, ce bel enfant qui la bravait si cruellement depuis des années ! Une consolation demeurait ; durant sa maladie, Edme n'avait jamais parlé d'elle ; jamais, dans ses pires instants de démence, il n'avait fait allusion à celle qu'il appelait toujours "madame."

— Maman ! dit l'enfant malade, d'un ton d'indécible prière, ma tête brûle, oh ! j'ai si mal !

Lentement, comme attirée par un aimant, Odile se pencha vers le lit ; une petite place blanche était restée intacte sur le front défiguré, méconnaissable ; elle la regardait avec une convoitise jalouse. Tout son cœur s'en allait vers ce petit qui allait peut-être mourir, et c'est alors qu'elle comprit combien elle l'avait aimé.

Oui, elle l'avait aimé tendrement, passionnément, ce premier-né de son mari, elle qui ne devait pas être mère : le cri de ses entrailles s'élevait vers lui, comme le cri de la soif dans le désert, et pendant qu'elle le regardait, muette toute son âme lui disait : " Mon enfant ! "

Alors, se penchant toujours davantage, elle s'inclina si bas que ses lèvres touchèrent la petite place blanche, et y restèrent appuyées.

C'était le second baiser qu'elle mettait sur ce front rebelle :

— le premier, Edme l'avait essuyé avec sa manche ; — elle se releva, prise de frayeur : s'il l'avait sentie, devinée, s'il allait la repousser avec horreur... si elle lui avait fait mal, excitant encore les démons du délire qui l'avaient quitté pour un moment !

— Maman, répéta Edme en levant péniblement ses bras vers elle : maman, embrasse moi encore !

Elle n'y put résister : les bras de l'enfant retombèrent sur ses épaules, et elle serra contre son cœur la pauvre tête endolorie, en lui donnant le baiser qu'il demandait et qu'il lui rendit. Il dénoua ses bras et s'endormit d'un lourd sommeil.

— Qu'ai je fait ? pensa Odile, revenant soudain au sentiment du réel ; elle se lava aussitôt les mains et le visage, puis revint s'asseoir auprès du lit, et ses larmes coulèrent, abondantes et faciles.

Qu'importait, après tout, qu'il y eût du danger pour elle ? Ne venait-elle pas d'éprouver une des plus délicieuses impressions de sa vie, et qui sait si la pensée du danger n'y ajoutait pas quelque chose de plus tendre et de plus héroïque ? L'enfant pouvait oublier, il oublierait sans doute, et la caresse qu'elle avait reçue ne s'adressait pas à elle ? Si fait, à elle ! Le baiser de l'enfant malade avait été donné à celle qui l'avait pris dans ses bras, qu'elle qu'elle fût, à celle qui, pendant cet instant suprême, avait été sa mère, malgré tout !

— Ma fille, dit Mme Brice à voix basse, vous avez fait une imprudence qui peut vous coûter la vie !

Odile se retourna. Elle n'avait pas vu sa belle-mère, qui s'était avancée très lentement et qui l'avait aperçue de loin par la porte ouverte sur une longue enfilade de chambres communiquant entre elles.

— Je vous ai appelée, vous ne m'avez pas entendu ; ma voix est si faible... Je ne l'aurais pas permis... mon fils ne l'aurait pas permis... Mais vous êtes une brave et bonne créature... Embrassez-moi !

Le docteur, après avoir examiné le sommeil profond, semblable à la mort, dans lequel Edme était tombé après sa crise de fièvre, porta un arrêt peu rassurant. Les forces étaient totalement épuisées : la nuit qui allait suivre pouvait être la dernière ; si l'enfant sortait de cette torpeur, il serait probablement sauvé, mais la présence d'un confrère savant était réclamée par le vieux praticien pour mettre à couvert sa responsabilité.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt ? s'écria Odile. J'aurais prévenu mon mari ! Maintenant, quoi que je fasse, il ne peut plus revenir à temps...

Le médecin répondit que le tour fâcheux pris par la maladie était tout à fait inattendu, et qu'il en était surpris lui-même. Il partit, fort tourmenté, promettant de revenir le lendemain dès l'aube.

Odile envoya des télégrammes et donna des ordres ; ayant pris la résolution de ne pas effrayer Mme Brice, qui, par bonheur, dormait lors de la visite du médecin, elle appela Jaffé et lui fit connaître la vérité tout entière, le priant de rester à portée de la voix, pour le cas où elle aurait besoin d'aide. Elle fit ensuite sa toilette de nuit, passa une robe très simple et revint s'asseoir dans la chambre du malade, préparée à une longue et redoutable veille.

Le premier soin d'Odile avait été d'éloigner l'enfant du voisinage de Mme Brice. La chambre était une vaste pièce formant aile dans l'originale bâtisse des Pignons. Quatre fenêtres sur trois côtés l'inondaient de lumière ; à vingt reprises durant le jour, Odile ouvrait une des fenêtres pour renouveler l'air, qui devait toujours être pur et léger. Cette nuit-là, on ne ferma point les volets ; il semblait à Mme Richard que le jour ne viendrait jamais assez tôt, et elle voulait voir naître les premières clartés de l'aube.

Tout était tranquille dans la maison : on ne se fût jamais douté que la vie et la mort se livraient le grand combat dans

cette atmosphère silencieuse. Odile avait essayé de dormir, le sommeil s'était refusé à venir.

Elle resta alors étendue sur la chaise longue, très calme en apparence, les yeux fermés, pour les ménager, car ils lui causaient une douleur cuisante, et elle pensait à toute sa vie, à celle de son mari, à celle de l'enfant qui était peut-être mesurée et dont elle voyait s'écouler les dernières heures.

Qu'advierait-il si Edme mourait ? que dirait Richard, tenu à l'écart de ses derniers moments ? Elle sentit que maintenant elle pouvait regarder son mari en face : le baiser donné par son fils la lavait de tout reproche. Si elle avait mal fait, c'était en voulant bien faire ; nul, pas même le père privé de la dernière caresse de son enfant, ne pourrait lui reprocher d'avoir trop peu aimé celui qui ne serait plus.

La nuit faisait son cours : aux intervalles fixés, elle essayait de donner à Edme la portion ordonnée. Au commencement, il la prenait sans résistance ; mais à mesure que la nuit s'avancait, il ne voulut ou ne put plus desserrer les lèvres. Vainement elle essaya de tous les moyens ; Jaffé fut impuissant comme elle ; la force même était inutile. Elle renvoya Jaffé, et resta près du lit, anxieuse, comptant les minutes.

L'heure passa où les médecins de Paris auraient pu arriver s'ils avaient pris le premier train en partance, et Odile se trouvait encore seule. Edme, rigide sous les draps, avait l'air d'un cadavre, sa respiration entrecoupée était le seul signe de son existence. La contention de sa pensée stupéfiait la jeune femme dans un engourdissement douloureux : " Pourvu qu'ils arrivent à temps !" se disait-elle vingt fois par minute, sans s'apercevoir que c'était toujours la même chose, s'émouvant de cette même idée comme si chaque fois c'eût été imprévu.

Une très faible lueur grise parut dans le ciel : ce n'était pas l'aube, c'était un éclaircissement de la nuit ; la forêt, le parc étaient encore invisibles, mais on eût cru qu'aux fenêtres pendaient de grands suaires gris, bien plus effrayants que l'obscurité complète.

Traité classique d'Economie Politique

PAR F.-A. BAILLAIRGÉ

—(c)—

320 pages; belle reliure, l'exemplaire 75 centins.

En vente, au Collège Joliette, dès samedi, 4 juin.

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché, 50 centins relié 60 centins, franc de port Hâtez-vous, car on n'a imprimé que 620 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.

Madame Theo, 102 rue Cherrier, Montréal, cire les fleurs naturelles, travaille les ornements d'église, enseigne la dentelle au carreau, Valentien-nes, Mâlines e Duchesse. Visite sollicitée.

Prime offerte aux abonnés de la FAMILLE

Comme nous l'avons annoncé, les ENGLISH HOMONYMS et les HOMONYMES FRANÇAIS, du même auteur, se vendent, l'exemplaire broché 30 centins, relié 50 centins.

Jusqu'à nouvel ordre, qu'on se le dise, il y aura pour chacun de ces deux volumes une réduction de 50 pour cent pour les abonnés de la FAMILLE.

C'est à-dire que les abonnés de la FAMILLE peuvent avoir l'exemplaire broché pour 15 centins, et l'exemplaire relié pour 25 centins, franc de port.

S'adresser à F. A. Baillaigé, Ptre.

P. S. — Les premiers venus seront les premiers servis.

Attention !!

N'oubliez point que les abonnés de l'ETUDIANT peuvent avoir les HOMONYMES FRANÇAIS de Chs Baillaigé pour 15 centins, et le ENGLISH HOMONYMS du même auteur, pour le même prix.

Spécifique du Professeur VINK



REMEDE PAR EXCELLENCE CONTRE LA
TOUX, la GOURME, l'ÉPIZOOTIE chez le cheval

Employé depuis pres de 25 ans aux États-Unis et au Canada avec un immense succès.

Lors des ravages de l'Épizootie en 1872, nombre de chevaux n'échappèrent au terrible fléau que grâce au SPÉCIFIQUE DE VINK. Chose remarquable, les chevaux auxquels on administra le SPÉCIFIQUE recouvrèrent une santé parfaite, ne conservant aucun reliquat de la maladie.

Le SPÉCIFIQUE DE VINK est aussi reconnu comme la meilleure préparation que l'on puisse employer pour purifier le sang des Chevaux et des Bestiaux. Sous son influence l'appétit perdu revient promptement, le poil devient luisant et la santé de l'animal ne tarde pas à s'améliorer.

Des témoignages nombreux de VÉTÉRINAIRES et autres, attestent la haute valeur du SPÉCIFIQUE DE VINK, dont la réputation maintenant est à l'abri de toute atteinte.

En vente chez tous les Pharmaciens et Marchands.

PRIX: 75 Cts LE GROS PAQUET,